HORS CHAMP

Entre les trois pyramides qui miroitent au soleil, la foule grouille autour de l'entrée. Et au milieu de cette fourmilière désordonnée, il y a moi, me frayant un passage de force à travers la masse. Agacé par les mouvements irréguliers et brutaux de la foule, j'avance laborieusement vers l'entrée.

Dans peu de temps le Louvre fermera ses portes. Bousculé dans tous les sens, je franchis enfin le seuil du musée. Je me précipite alors dans la file d'attente pour acheter un ticket.

Le temps s'écoule lentement, interminable ; les derniers visiteurs finissent de s'entasser derrière moi. Mon regard s'égare alors sur la salle. Une pièce grandiose, foulée par des milliers de pas. Les voix résonnent. Des gens flânent encore dans la boutique de souvenirs. Je perçois aussi les pleurs d'un enfant qui me parviennent du fond de la salle. Le musée parait vivant. Se souvient-il des échos qui s'incrustent à jamais dans ses murs ? …

-« Jeune homme c'est à votre tour, avancez s'il-vous-plait ! »

Je me rapproche du guichet. Une dame me scrute derrière de petits verres ronds. D'une voix agacée et fatiguée elle me demande le nombre de places. Je lui réponds poliment que je suis seul. Avec tout autant d'enthousiasme, elle m'annonce le prix ; je paye et la remercie le plus chaleureusement possible. Soulagé de pouvoir aller dans les salles d'exposition, je passe mon petit ticket sur le scanner du tourniquet : rien ne se passe, la machine ne réagit pas. J'essaye une nouvelle fois, mais elle s'obstine. Elle ne bouge pas d'un poil et en plus, elle se met à sonner comme une folle. Le bruit aigu de cette stupide machine me transperce les tympans. Le tintamarre ne s'arrête que lorsqu'un vigile se décide enfin à intervenir. Contrarié, je le remercie lui aussi et m'élance vers mon rêve le plus cher : la Joconde !

Cela fait déjà un moment que je m'enfonce à grands pas vers mon but, tête baissée, dans les entrailles du musée, quand le grésillement désagréable et sourd des microphones me stoppe en plein élan : je crains le pire !

-« Notre musée ferme ses portes, nous vous prions de rejoindre la sortie de notre établissement. Merci. »

Maintenant je me mets à courir, je cours déjà, je tourne à droite, à gauche, j'avale quatre à quatre les escaliers, je monte en bas, j'ouvre une porte, je ferme un mur, je marche au plafond, je…je… JE PANIQUE !!! Je tourne sur moi-même. Je ne la trouve pas ! Je ne sais plus où je suis. A bout de souffle je m'arrête. Simultanément les lumières principales s'éteignent me laissant seul dans une semi-obscurité.

Perdu entre Bruegel l'Ancien, Rembrandt et Jean-Baptiste Corot, j'hère dans un dédale de salles vidées de tous leurs visiteurs ; la galerie d'Apollon et la salle des États sont silencieuses et noires. Mes yeux s'habituent petit à petit. Je lève la tête dans un dernier espoir, et… Là !!! Il me semble l'apercevoir, à vingt mètres, dans la lumière verdâtre et blafarde de la signalétique de la sortie de secours. Je tape un dernier sprint en brandissant victorieusement mon téléphone portable pour immortaliser ma rencontre extraordinaire.

***

Planté devant mes multiples écrans de surveillance, je me balançais sur ma chaise, le regard dans le vide. A vrai dire ça faisait plus de deux mois que j'étais à ce poste et ma vie au musée était toujours aussi monotone. Evidement personne n'avait jamais eu le cran de faire quoi que ce soit d'interdit. Aujourd'hui comme à mon habitude, après l'ouverture, je me suis installé dans la petite pièce exiguë qui maintenant me paraissait étrangement familière. Et c'était partit pour une nouvelle journée aussi ennuyante que les autres. Je rêvassais, tout en gardant un œil distrait sur les gestes des visiteurs. A part un homme qui avait perdu son mouchoir et le caprice d'une petite fille dans la boutique souvenir, rien de bien folichon ne s'était passé. Je venais de faire l'annonce de la fermeture et j'attendais que les salles se vident. Soudain un jeune homme attira mon attention : au lieu de regagner la sortie, il courait comme un dératé dans tous les sens, repassant plusieurs fois au même endroit. En voilà un qui était surement entré au musée un peu tard, qui n'avait pas le sens de l'orientation et qui probablement cherchait une œuvre en particulier. Et je mettrais ma main à couper qu'il s'agissait de la Joconde. Finalement, après avoir observé sa course effrénée à travers tous mes différents écrans, je le perdis de vue. Resté un long moment hors champ des caméras, j'ai pensé qu'il s'était résigné et qu'il était sorti. J'éteignis donc les lumières.

Comme le veut le protocole, je devais camper là encore pendant quinze minutes, en attendant la relève, pour être sûr que le musée soit bien vidé de ses visiteurs. Après avoir patienté, je m'apprêtais à partir, quand un mouvement sur les caméras attira mon attention. Au bout du couloir une silhouette avançait à toute allure vers la Joconde. J'ai d'abord cru à une intrusion, avant de comprendre qu'il s'agissait du jeune homme que j'avais déjà aperçu quelques instants auparavant. Il était à présent devant l'œuvre, brandissant son téléphone portable fièrement. Mais d'un coup, il lâcha son appareil et resta figé devant la vitre, la bouche ouverte, les yeux exorbités, avant de s'effondrer brutalement contre la vitre de protection. Le signal d'alarme s'était immédiatement déclenché. La Joconde l'avait-elle subjugué à ce point ? Il était à présent complètement au sol, recroquevillé sur lui-même en pleur et il restait là, un moment, sans bouger, dans le vacarme de l'alarme. Pendant qu'il se redressait lentement et caressait la vitre, j'appelais le service de sécurité. Puis les bras ballants, les yeux rivé au sol, il se dirigea de lui-même vers la sortie, où mes collègues le prirent en charge. Une drôle de rencontre que j'allais pouvoir partager avec ma famille.

***

Toute la journée, elle voit défiler des abrutis ébahis devant sa beauté. Immobile à longueur de journée, elle a des crampes à la mâchoire à garder cet air mystérieux. Et sa coiffure qui doit tout le temps être parfaite. Exhiber cette robe affreuse, ça la dégoute. A voir les gens s'affairer autour d'elle avec leurs smartphones ça lui donne le tournis, des humains inutiles qui ne font que la regarder à travers leurs écrans.

Ce soir-là, quand les lumières s'éteignent et laissent l'immense pièce dans la pénombre, que le silence règne enfin, elle décroise ses mains et du bout de ses doigts caresse les montants de sa prison d'or. Elle remue sa main à l'extérieur du cadre comme pour palper l'atmosphère glacée. Il fait toujours aussi froid dans la salle d'exposition. Elle apprécie ce moment, sentir ce souffle glisser entre ses doigts de peinture. Elle se ravise rapidement malgré l'agréable sensation que cet air lui procure, car à son contact, la peinture fragile de sa main s'envole en fines écailles colorées. Après avoir constaté la disparition du bout de ses doigts, elle rentre sa main et de l'autre elle enlève son voile et libère ses cheveux qu'elle ébouriffe en les secouant gracieusement. Puis elle saisit un pinceau, mélange délicatement les couleurs dans sa palette et redessine au mieux ses phalanges manquantes. Ses couleurs enfin revenues, pour se distraire, elle imite les diverses postures des personnages

des tableaux qui l’entourent. En faisant cela elle s’imagine s’échapper… loin des limites que son peintre lui a imposées.

Alors elle déchire un bout de sa toile et commence à écrire. Une excuse peut être, ou une phrase, juste pour qu’ils comprennent. Seulement quelques mots qui veulent tout dire.

Elle se lève, quitte sa chaise et se retourne. Elle contemple le paysage quelques secondes. Elle hésite. Est-ce la bonne décision ? Soudain, sur son visage, quelque chose a changé : elle sourit, se met à rire aux éclats. Elle marche droit devant elle. Sa décision est prise ! Maintenant elle court et saute par-dessus le muret de la terrasse, le cœur battant. Elle suit le chemin, elle traverse les champs, les montagnes, et disparaît à l’horizon, enfin libre.

***

Le lendemain peu avant l’ouverture, on découvrit l’œuvre vide, un coin de toile manquant. Et sur le parquet, au pied du célèbre tableau, on trouva le petit morceau déchiré. Dessus, il y avait écrit :

« Arrivederci !».

Manoline Luneau